

Psychologie de la soumission à l'autorité

Laurent Bègue

Jean-Léon Beauvois

Didier Courbet

Dominique Oberlé

D'abou Graib au massacre de My Lai au Vietnam, de la guerre d'Algérie aux horreurs d'ex-Yougoslavie, les violences entre groupes sont universelles. Dans certains cas, on explique ces actes par la soumission des individus aux ordres d'une autorité et non par des tendances sadiques individuelles ou l'expression d'un fanatisme idéologique avéré. Par exemple, Paul Tibbets, pilote de l'Enola Gay qui a largué le 6 août 1945 la première bombe atomique sur la ville d'Hiroshima était, comme Adolf Eichman, organisateur de la Solution Finale de l'Allemagne hitlérienne, un homme comme un autre et non un déséquilibré. Est-il vraiment possible que les circonstances puissent transformer une personne ordinaire en agent de destruction ? En décrivant Eichman, responsable direct de la déportation et du meurtre de millions de juifs, gitans, communistes et homosexuels comme un individu « ordinaire » (c'est-à-dire manifestement dénué de toute marque de psychopathie, peu enclin au sadisme, et sans convictions idéologiques susceptibles d'expliquer l'extrémité de ses actes), la philosophe Hanna Arendt a porté sur les fonds baptismaux une conception de la destructivité humaine qui, après le traumatisme de la guerre et l'horreur de l'holocauste, a stimulé un intense débat philosophique et scientifique sur la responsabilité humaine. D'autres investigations avaient également suggéré que les tortionnaires nazis n'étaient peut-être pas des êtres à part (voir encadré 1).

Encadré 1 : Les traces du mal ?

Au sortir de la seconde guerre mondiale, plusieurs criminels de guerre ont été soumis à des tests psychologiques, parmi lesquels le fameux test des taches d'encre, communément appelé le test du Rorschach, du nom de son inventeur. Dans son principe, ce test projectif consiste à demander à des individus d'interpréter une succession de taches d'encre informes qui leur sont présentées sur des plaques de carton. En fonction des associations qui sont effectuées (par exemple, quels animaux sont « vus » dans ces images, comment sont appréhendées les détails ... etc), les psychologues pensent pouvoir faire émerger certains phénomènes inconscients et formuler un jugement diagnostique sur la personnalité des personnes soumises au test. Les verbalisations des criminels de guerre face à ces taches ont été analysées par plusieurs experts internationaux dirigés par un psychologue commis par le tribunal de Nuremberg, Douglas Kelley. L'une des conclusions marquantes de cette investigation était qu'il était globalement impossible de distinguer les anciens SS d'autres personnes. On peut toutefois se demander si la méthode d'investigation utilisée (test des taches) était suffisamment fiable pour permettre de faire émerger des différences ...

Aux antipodes d'une tendance spontanée à diaboliser le mal en percevant dans l'action mauvaise la pure expression de la malignité de son auteur, cette conception a trouvé dans les travaux du psychologue social Stanley Milgram une confirmation empirique spectaculaire. Selon la conception situationniste radicale de Milgram, ce qui détermine l'action de l'être humain, c'est moins le type d'individu qu'il représente que le type de situation auquel il est confronté. En référence explicite à Arendt, le psychologue social de Yale Stanley Milgram a cherché à apporter un éclairage nouveau à l'holocauste à travers ses expériences sur la soumission à l'autorité. Ses résultats, démontrant que des simples volontaires à une expérience présentée comme une recherche sur l'apprentissage étaient en grande majorité susceptibles de réaliser des actes aussi extrêmes que d'électrocuter une personne innocente, ont apporté une consécration empirique cardinale à la thèse de Arendt. Les observations choquantes de Milgram étaient en totale contradiction avec les résultats qui avaient été prédits par un échantillon de psychiatres et d'étudiants interrogés

préalablement, lesquels avaient anticipé un taux de soumission très bas : ceux-ci pensaient que moins de 2% de personnes iraient jusqu'à une telle extrémité

Les recherches initiales de Milgram ont été réalisées il y a plus de cinquante ans aux Etats-Unis, et ont donné lieu à de nombreuses répliques depuis auprès d'environ 3000 personnes dans douze pays différents. Ces résultats perturbants sont-ils valables en France aujourd'hui ? En dépit des forces situationnelles, peut-on identifier des « forces individuelles » permettant l'insoumission ? Après une présentation brève des travaux de Milgram, nous exposerons les résultats d'une récente réplique en France du paradigme de la soumission à l'autorité. Enfin, le rôle des variables individuelles sera également abordé.

Les recherches pionnières

Revenons aux sources. Au début des années 60, Stanley Milgram a cherché à éclairer d'un point de vue expérimental les actes des meurtriers nazis en menant ses recherches sur la soumission à l'autorité. De 1960 à 1963, dix-huit recherches distinctes ont été menées. Dans la première étude, 40 volontaires issus de la population générale âgés de 20 à 50 ans ont été recrutés et rémunérés 4.5 dollars pour prendre part à une étude présentée comme une investigation scientifique sur la mémoire et l'apprentissage. A leur arrivée au laboratoire, ceux-ci rencontraient deux personnes : un expérimentateur de 31 ans revêtu d'une blouse grise et une autre personne âgée de 47 ans (en réalité, il s'agissait d'un acteur) avec laquelle ils participaient à un tirage au sort (truqué) afin de déterminer qui allait endosser le rôle de l'enseignant et de l'élève. Les participants jouaient toujours le rôle de l'enseignant. La tâche de ce dernier était d'enseigner des associations de mots. A chaque erreur de l'élève, une décharge électrique devait être administrée au moyen d'un générateur de chocs allant jusqu'à 450 volts, par incréments de 15 volts. Des indications écrites spécifiaient le niveau d'intensité du choc électrique « léger choc », « choc moyen », « choc fort », « choc très fort », « choc intense », « choc extrêmement intense », « danger », « danger, choc sévère », pour terminer par plusieurs boutons marqués « XXX ». On expliquait aux participants comment fonctionnait le générateur de chocs, puis ils recevaient eux-mêmes une décharge de 45 volts afin de se représenter l'effet produit par un choc. L'élève était attaché sur une chaise, et une électrode était fixée à son poignet droit. Durant l'expérience, lorsque

l'enseignant se tournait vers l'expérimentateur pour savoir ce qu'il devait faire ou pour manifester sa réticence à poursuivre, ce dernier fournissait une réponse standardisée correspondant à un protocole de justifications préétablies et incitait le participant à poursuivre l'expérience, même si l'élève martelait le sol avec ses pieds pour arrêter ou ne répondait plus, et en dépit des réticences et malaises patents des participants eux-mêmes. Les résultats ont indiqué que tous les participants, souvent dans un état de stress manifeste, sont allés jusqu'à 285 volts, 12.5% ont arrêté à 300 volts, 20% ont arrêté entre 315 et 360 volts, un sujet a arrêté entre 375 et 420 volts, et les 65% restants sont allés jusqu'au bout (450 volts). Lorsque aucune incitation à poursuivre n'était manifestée par l'expérimentateur, 80% des participants restaient en deçà de 120 volts. Ces résultats ont connu un retentissement considérable, unique dans l'histoire de la psychologie scientifique, notamment après la publication du livre, *Obedience to Authority*, en 1974. Dans cet ouvrage, d'importantes variations de l'expérience princeps sont exposées afin d'éclairer divers déterminants de la soumission à l'autorité. Afin d'étudier l'effet de la proximité de la victime, Milgram a conçu quatre niveaux de proximité : dans une première condition expérimentale, dite sans feed-back, il n'y avait aucun contact entre l'expérimentateur et la victime, qui se trouvaient dans deux salles différentes. Dans la condition feed-back audio, les sujets pouvaient entendre la victime protester selon un protocole préétabli (ses cris étaient de plus en plus forts, puis elle suppliait pour que cela s'arrête, pleurait, et enfin plus aucune réaction n'était audible). Dans la condition dite de proximité, élèves et professeur se trouvaient dans la même pièce à 50 centimètres l'un de l'autre ; la victime protestait de la même manière que dans la condition feed-back audio. Enfin, la dernière condition dite de contact reprenait les caractéristiques de la condition de proximité en ajoutant un événement : le professeur devait remettre une sangle à l'élève qui était parvenu à libérer son bras en tentant de quitter la chaise pour arrêter l'expérience à 150 volts. Enjoint par l'expérimentateur, le participant devait se lever et sangler la victime, ayant donc un court contact physique avec elle. Les résultats ont montré qu'en condition sans feed-back, 66% des participants administraient la décharge maximale de 450 volts. C'était le cas de 62.5% des sujets en condition de feed-back vocal, de 40% en condition de proximité et de 30% en condition de contact. Dans une autre étude, c'est la proximité de l'autorité et non de la victime qui était investiguée. Il a été observé que lorsque l'expérimentateur était physiquement proche des sujets, 90% d'entre eux infligeaient l'intensité maximale, tandis

que c'était seulement le cas de 22% des sujets quand les ordres étaient donnés par l'expérimentateur par téléphone et de 12.5% des sujets lorsque les instructions étaient données au début au moyen d'une bande magnétique enregistrée. D'autres variantes expérimentales ont permis de montrer que la soumission chutait si un deuxième expérimentateur venait contredire les injonctions à poursuivre émanant du premier, ou encore si d'autres participants se rebellaient contre l'autorité. L'ensemble de ces résultats a démontré de manière très convaincante l'importance des variables situationnelles dans la soumission à l'autorité. Ils ont également suscité de nombreuses réactions et critiques d'ordre éthique et théorique. Les plus importantes concernaient la généralisation des résultats observés à d'autres contextes (voir encadré 2).

Encadré 2 : Peut-on appliquer Milgram au génocide juif ?

En dépit d'« énormes différences » reconnues par Milgram entre l'Allemagne nazie et son laboratoire de recherche, le psychologue de Yale voyait un processus psychologique commun à ces deux événements. La pertinence relative des travaux de Milgram pour l'analyse de l'holocauste a été notamment mentionnée par l'historien Christopher Browning (2007) décrivant les activités d'une unité mobile nazie (dont une centaine de membres a été interrogée et jugée), le bataillon 101 ayant exterminé ou déporté en seize mois plus de 83000 victimes. Selon Browning, « la proximité de l'horreur augmentait de manière significative le nombre de récalcitrants, la division du travail et le déplacement de la tuerie vers les camps d'extermination faisaient perdre aux hommes pratiquement tout sentiment de responsabilité. Comme dans l'expérience de Milgram, une fois laissés sans surveillance, bon nombre de policiers n'obéissait plus aux ordres » (2007, p. 259). Cependant, la manière dont les nazis dégradèrent, torturaient, et tuaient leurs victimes semblait dans de nombreux cas irréductible à une soumission à l'autorité. Le sadisme de nombreux exécuteurs avait également été souligné par Arendt et d'autres. Pour l'historien de Harvard Daniel Goldhagen (1997), l'holocauste avait été le fait d'allemands animés par un antisémitisme éliminationniste qui les « amenait à conclure que les juifs méritaient de mourir » (p. 22). En de nombreuses occasions, des marges de manœuvre existaient pour permettre d'aider des gens au lieu de les tuer ou de les livrer aux exécuteurs ; or, sur 19 millions de membres de la Wehrmacht, une centaine seulement a cherché à épargner des juifs. Si les observations de Milgram

s'appliquent à l'holocauste, elles ne peuvent donc être tenues pour entièrement pertinentes que dans le cas des personnes qui n'adhéraient pas à une idéologie antisémite et déshumanisante et qui, dans certaines situations spécifiques, auront funestement obéi à l'autorité. Par ailleurs, il reste particulièrement difficile de distinguer dans les événements historiques ce qui relève d'une soumission à l'autorité hiérarchique d'une soumission à l'autorité d'un groupe de pairs. Par exemple, dans le cas des recherches historiques de C. Browning, les policiers semblaient manifester d'abord une forme de conformisme envers leurs collègues afin de ne pas passer pour des lâcheurs ou des mauviettes, et étaient animés de croyances antisémites. Invoquer les travaux de Milgram pour rendre compte des agissements des exécuteurs est donc discutable puisque ces recherches ne concernent que le cas très spécifique de la soumission à une autorité hiérarchique.

La soumission à l'autorité en France

Récemment, dans une visée critique, le réalisateur Christophe Nick entouré de certains d'entre nous (Jean-Léon Beauvois, Dominique Oberlé et Didier Courbet) a initié une réplique du paradigme de Milgram avec les habits neufs de la télé-réalité. Les participants, recrutés sur un panel France télécom de 13000 personnes, ont été rémunérés 40 euros pour participer à un « pilote » de jeu télévisé appelé « La Zone Extrême ». Grâce à une mise en scène pharaonique dans un vrai studio de télévision (décor de jeu, équipe technique, effets sonores et projecteurs, public d'une centaine de personnes avec chauffeur de salle) et avec la complicité d'une animatrice de télévision (Tania Young), il a été possible de faire croire à environ 80 personnes qu'elles venaient prétester un nouveau jeu pour la télévision. Après un faux tirage au sort, ceux-ci devaient faire passer individuellement un test de mémoire à un autre candidat (en réalité un comédien) : après lecture d'une liste d'associations de mots (par exemple « fortune colossale »), 27 questions servaient à réaliser le test de mémoire (il fallait que le partenaire (en réalité un comédien) se souvienne si l'association lue préalablement était : fortune « immense », « insoupçonnée », « colossale » ou « cachée »). Le faux partenaire était attaché dans une cabine capitonnée et le participant devait lui administrer un choc électrique chaque fois qu'il se trompait. Les électrochocs ont été regroupés en sept zones, de la première, inoffensive (20V), à la dernière, « choc dangereux » (460V). Comme dans l'étude de Milgram, ceux qui rechignaient à poursuivre étaient rappelés

à l'ordre par 5 interventions selon une séquence systématiques comme «*Ne vous laissez pas impressionner, il faut continuer*», «*Vous devez continuer, c'est la règle*», ou encore «*Continuez à poser les questions, nous assumons toutes les responsabilités* ».

Plusieurs variantes de l'expérience ont été effectuées. Dans un cas, les participants pensaient participer à un pilote qui ne passerait pas à la télévision, dans un autre ils pensaient passer sur les écrans pour tester l'audience. Dans une troisième variante, une (fausse) assistante du producteur se présentait (à 200 volts) et contestait le principe du jeu, demandant que l'on arrête le « dérapage » puis se retirait après avoir été tancée par l'animatrice. Enfin, dans une dernière situation, l'animatrice se retirait après l'envoi du choc de 80 volts en précisant que le participant était « maître du jeu ». Les résultats ont montré qu'à l'exception de cette dernière situation (où seulement 30% des participants ont culminé à 460 volts), plus de 70% des participants (79%, 72% et 74% respectivement) se sont soumis jusqu'au terme de l'expérience. Ce taux de soumission (un peu plus élevé que celui observé par Milgram, mais les situations ne sont guères comparables : si l'on avait fortement augmenté le nombre de témoins scientifiques dans les recherches originales, on peut gager qu'il aurait obtenu des résultats plus élevés encore) suggère que dans une situation de fortes pressions situationnelles, plus des deux tiers des participants administraient des décharges électriques mortelles, poursuivant le jeu, nonobstant les hurlements de la victime qui implorait que l'on arrête ou finissait par ne plus répondre. Environ un quart des sujets ne sont pas allés jusqu'au bout. Peut-on dresser un profil des insoumis ?

Le rôle de la personnalité.

89 % des personnes ayant participé à l'une des trois premières conditions expérimentales de Zone extrême (soit 32 hommes et 27 femmes de toutes professions âgés de 26 à 54 ans) ont été recontactés en décembre 2009-janvier 2010 afin de répondre à un « sondage d'opinion » organisé par l'université de Grenoble, d'une durée de 20 minutes et rémunéré 20 euros. Prenant place plus de 8 mois après leur participation à la fausse émission de télé-réalité, ce sondage n'était pas lié avec l'expérience dans l'esprit des participants. Ce n'est qu'à l'issue de l'enquête téléphonique qu'on les informait de cette relation. Il leur a été demandé s'ils

acceptaient que les données prélevées soient analysées statistiquement et corrélées à celles qui avaient été enregistrées lors de leur passage à l'expérience.

Afin de circonscrire de manière suffisamment large les dimensions de la personnalité des participants, nous avons utilisé un modèle psychométrique en cinq facteurs appelé « Big five » développé par Paul Costa et Jeff Mc Crae, de l'université de l'Oregon, et aujourd'hui très employé. Ce modèle a été corroboré dans la recherche internationale par trois types de recherches : l'analyse factorielle de grands ensembles de traits, et ce dans diverses langues, la recherche interculturelle permettant de démontrer la présence de ces facteurs dans différents contextes, et la mise en relation entre les questionnaires et d'autres questionnaires ou mesures comportementales. Bien que le développement au niveau individuel de ces dimensions soit aujourd'hui fortement discuté, leur valeur descriptive est supérieure aux autres modèles d'évaluation de la personnalité actuels. On peut les considérer comme des marqueurs de processus cognitifs et affectifs de base, qui se développent dans des dispositifs sociaux et sont activés ou renforcés par des éléments de l'environnement social et revêtent une fonction sociale. Ces dimensions sont l'amabilité, l'esprit consciencieux, l'ouverture, l'extraversion et la stabilité émotionnelle (voir tableau 1)

Pour un tiers des personnes, les conjoints des sujets ont décrit la personnalité de leur partenaire, ce qui nous a permis de vérifier une très bonne convergence entre les mesures : la manière dont les répondants se percevaient était fortement liée à la manière dont leurs conjoints les décrivaient. D'autres questions ont également été posées aux participants, comme par exemple des questions sur leurs croyances politiques ou leur perception de certains actes de résistance sociale.

Grands facteurs	Description	Caractéristique de l'individu obtenant un score élevé
AMABILITE	Evalue la qualité de l'orientation interpersonnelle de l'individu le long d'un continuum de la compassion à l'antagonisme dans les idées, les sentiments et les actes.	Compatissant, facile à vivre, confiant, serviable, indulgent, crédule, franc.
ESPRIT CONSCIENCIEUX	Evalue le degré d'organisation, de persévérance et de motivation dans le comportement de l'individu orienté vers un but. Compare l'individu fiable et minutieux à celui qui fait preuve de nonchalance et de négligence.	Organisé, fiable, travailleur, discipliné, ponctuel, méticuleux, soigneux, ambitieux, persévérant.
OUVERTURE	Evalue la recherche proactive et la capacité d'apprécier les expériences pour elles-mêmes, de tolérer l'inconnu et de l'explorer	Curieux, eclectique, créatif, original, imaginatif, non conformiste.
EXTRAVERSION	Evalue l'intensité de l'interaction interpersonnelle, du niveau d'activité, du besoin de stimulation et la capacité de s'amuser.	Sociable, actif, volubile, ouvert aux autres, optimiste, aimant s'amuser, affectueux.
STABILITE EMOTIONNELLE	Evalue l'adaptation par rapport à l'instabilité émotionnelle. Il permet de repérer les personnes sujettes à la détresse psychologique, aux idées irréalistes, aux besoins ou désirs excessifs, et aux stratégies d'adaptation inappropriées.	Calme, détendu, flegmatique, robuste, tranquille, satisfait.

Tableau 1 : Les cinq grands facteurs et quelques exemples de traits (d'après Costa & Mc Crae, 1992).

La situation explique-t-elle tout ?

Dans l'avant-dernière page de son livre *Soumission à l'Autorité*, Milgram écrivait « *je suis certain que l'obéissance et la désobéissance ont pour origine un aspect complexe de la personnalité, mais je sais que nous ne l'avons pas encore trouvé* ». Nos investigations nous mettent peut-être sur de nouvelles pistes. Contrairement à ce que prédirait une position situationniste radicale, il est possible d'identifier plusieurs variables individuelles liées à la rébellion. Dans notre étude, plus les participants se caractérisaient par un niveau élevé d'esprit consciencieux, plus le niveau de chocs moyen était élevé. Par exemple, les 30% des sujets les moins consciencieux administraient en moyenne des chocs de 363 volts, tandis

que les 30% les plus consciencieux administraient 460 volts en moyenne. Un résultat similaire a été observé chez les sujets ayant un niveau élevé d'amabilité (appelée parfois également dans la littérature scientifique « soumission amicale ») : ils tendaient à électrocuter davantage la victime, probablement pour éviter un conflit désagréable avec l'animatrice. Ces deux relations sont intéressantes, parce qu'elles démontrent combien des traits de personnalité socialement valorisés participent à la soumission à l'autorité. Ainsi, ceux qui sont habitués à être aimables et organisés, et dont l'intégration sociale est irréfutable (on sait que ces deux traits sont liés à moins d'agressivité, d'usage de substances, de délinquance, de prise de risque sexuelle, à des compétences parentales plus élevées, plus d'ambition et un niveau d'étude plus élevé), ont davantage de difficulté à se rebeller. Ce résultat est cohérent avec la thèse de l'utilité sociale des traits de personnalité argumentée par Jean-Léon Beauvois, de l'université de Nice, et Nicole Dubois, de l'université de Nancy 2. Conformément à cette conception, plus un individu est « socialement intégré », plus il lui sera difficile, dans certains contextes, de remettre en cause le cadre systémique dans lequel il est inséré. Ce que l'on appelle un « trait de personnalité » peut ainsi être conçu comme une indication sur ce que l'on peut attendre de quelqu'un dans un système social donné, et non comme une simple description scientifique.

Une relation entre le bien être subjectif et la soumission a également été constatée : moins les participants se sentaient heureux, plus ils se rebellaient. En revanche, aucune corrélation significative n'a été observée entre l'empathie (mesurée par une échelle d'empathie validée par Mark Davis, de l'université du Texas à Austin) et la rébellion. De plus, le stéréotype selon lequel les femmes sont plus empathiques que les hommes s'est une fois de plus avéré infondé, tant au niveau de la mesure psychologique (pas de différences à l'échelle de Davis) que sur le plan des conduites, où hommes et femmes se soumettaient dans les mêmes proportions, conformément à ce qui a été observé dans d'autres études.

Facteurs d'insoumission

Deux variables politiques ont eu une influence sur la soumission chez les femmes (les effets allaient dans le même sens chez les hommes mais n'étaient pas statistiquement significatifs) Etre politiquement de gauche conduisait à administrer en moyenne des décharges moins

élevées. Par exemple, le nombre de chocs moyens des femmes de gauche était de 344 volts, contre 422 volts pour les femmes de droite. Ce résultat est cohérent avec une ancienne observation effectuée en 1972 par Alan Elms, de l'université de Californie à Davis : les individus ayant un score élevé à une mesure d'autoritarisme de droite se soumettaient davantage. On a également pu constater un lien entre l'activisme politique et la rébellion : les personnes ayant déjà réalisé, ou été disposées à réaliser divers actes de contestation sociale (signer une pétition, participer à un boycott, prendre part à une manifestation, participer à une grève sauvage, occuper des bureaux et des usines) refusaient plus rapidement de continuer que les autres.

L'expression « banalité du mal » a eu un succès immense dans les sciences sociales. Elle a très justement contribué à souligner que les auteurs d'actes sans noms ne sont pas nécessairement des monstres, tandis que la pensée de sens commun qui est mobilisée face à des actes réprouvés consiste souvent à les essentialiser automatiquement : ils ne peuvent qu'être conçus comme les signes visibles d'une personnalité maléfique. Cette tendance humaine générale qu'est l'erreur fondamentale d'imputabilité commet un biais de minimisation du poids des situations dans l'explication des comportements. L'œuvre de Stanley Milgram nous oblige à en prendre conscience. Toutefois, il est tout aussi inexact de prétendre que l'on ne peut absolument pas identifier des facteurs individuels permettant d'anticiper quels profils de personne seront plus enclins à être influencés dans une situation donnée, même si le poids de ces facteurs est fréquemment modeste, et si ces facteurs sont des dispositions individuelles somme toute très ordinaires.

BIBLIOGRAPHIE

Beauvois, J.L., & Dubois, N. (2009). Lay psychology and the social value of persons. *Social and Personality Psychology Compass*, 6, 1082-1095

Bègue, L. (sous presse). Soumission à l'autorité. In P.A. Taguieff & A. Policar (Eds.). *Dictionnaire historique et critique du racisme*. Paris : Presses Universitaires de France.

Burger, J. M. (2009). Replicating Milgram: Would people still obey today? *American Psychologist*, 64, 1-11.

Milgram, S. (1994). *Soumission à l'autorité*. Paris : Calmann lévy (1^{ère} édition 1974)

AUTEURS

Laurent Bègue est membre de l'Institut Universitaire de France et professeur de psychologie sociale à l'université de Grenoble au Laboratoire Interuniversitaire de Psychologie qu'il dirige.

Jean-Léon Beauvois est professeur de psychologie sociale à l'université de Nice-Sophia-Antipolis.

Didier Courbet est professeur à l'Université de la Méditerranée (Aix-Marseille Universités) et Directeur de Recherche à l'Institut de Recherche en Sciences de l'Information et de la Communication (IRSIC, EA 4262 et Pôle Méditerranéen de l'ISCC - CNRS)

Dominique Oberlé est professeure de psychologie sociale à l'université de Paris 10.